

Portrait de groupe à l'imparfait :

le point de vue du plus jeune arrivant

Dominique Sorrente

Un des mérites de ces lieux-dits de poésie que sont les revues est d'offrir des espaces de rencontres et de confrontations. Mon itinéraire vers *Sud* puis à *Sud* de l'intérieur a été riche de telles expériences. *Sud* fut une revue créée par un poète (ce qui ne fut pas le cas, par exemple, des *Cahiers du Sud*) et conduite de son commencement jusqu'à son terme par des poètes. Cette caractéristique n'est pas particulièrement originale dans le panorama des revues de la fin du XX^e siècle ; elle emporte pourtant conséquence pour le propos qui va suivre. De plus, on peut remarquer que si un certain nombre de collaborateurs de la revue et de correspondants vivaient soit à Paris (Jacques Phitilis, Max Alhau, Gabrielle Althen...), soit dans d'autres régions de l'hexagone (Simon Brest, Gatton Puel, Pierre Dhainaut...), soit même hors de France (Roger Little, Daniel Leuwers...), il est incontestable que l'ancrage à Marseille fut une caractéristique de *Sud*. Dès lors, la question que je voudrais traiter, ou du moins défricher, est celle de l'identité du groupe des poètes de *Sud*, entendu comme une association d'auteurs se retrouvant régulièrement au nom de la revue et partageant son devenir.

On peut se demander quelles qualités particulières je puis revendiquer pour tenter cette ébauche de réflexion. Aucune, à dire vrai. Comparé à ceux qui ont connu et fait vivre la revue dès ses premières années, je pense bien sûr à Jean Malrieu, à Yves Broussard ou à Frédéric-Jacques Temple. Aucune, non plus, en regard d'un travail documenté de recherche universitaire à venir dont ce colloque pourrait susciter la mise en œuvre. Une telle étude mériterait une enquête approfondie sur les corrélations entre la vie de la revue et les œuvres personnelles des auteurs. Mon propos est à peine geste d'éclairer en la matière. La seule « qualité » si j'ose m'exprimer ainsi dont je peux me prévaloir est cette situation de « plus jeune arrivant » qui m'a accompagné lors de mon itinéraire avec *Sud*. Publié dans la revue en 1976, j'ai eu la chance de voir naître en 1978 dans la collection *Sud* un premier livre, publié sous le nom de Dominique Le Roux et co-réalisé avec Michel Orcel (*Citadelles et Mers* suivi de *Manière Noire*). Collaborateur associé en 1985, j'ai été accueilli comme membre du Conseil de rédaction en 1990, mes dernières relations liées à l'aventure de la revue datant de 1998. J'ai côtoyé durant ces vingt années des écrivains dont l'expérience littéraire était déjà bien établie, et qui m'ouvraient à des questionnements poétiques qui n'étaient pas forcément les miens. Je me suis trouvé tour à tour « observateur engagé », selon la formule de Raymond Aron, confident, accompagnateur ou empêchement de tourner en rond. Proche et en même temps tenu ou conduit à une certaine distance, j'ai souvent été amené à réfléchir sur cette identité commune des poètes de *Sud*. Aujourd'hui, une mise en perspective me semble

nécessaire. Et comme c'était déjà une de mes préoccupations du vivant de la revue, je vous propose ces quelques repères. Ils sont bien sûr sujets à débat et plus encore, à approfondissement.

Ma présentation éclairera deux aspects. Le premier vise à mieux cerner la composition du groupe des poètes de *Sud* à travers quelques repères chronologiques. Le second voudrait identifier quelques valeurs et attitudes poétiques qui me semblent avoir été partagées par la plupart des auteurs qui ont participé à l'équipe des « sudistes ».

Une constellation à géométrie variable

Un retour rapide sur l'histoire de la revue permet, selon moi, de dégager moins un groupe particulier que plusieurs portraits collectifs.

1970-1976 : le premier groupe est celui qui tourne autour de la naissance de la revue. Un lieu, ou plutôt deux : le pays cathare et la librairie La Touriale à Marseille. Le groupe qui se dessine ici est centré sur la personnalité de Jean Malrieu. L'accompagnent principalement en tant qu'auteurs, Yves Broussard et Jean-Luc Sarré. Ce premier groupe me semble épouser la forme du poème de l'auteur de *Possible imaginaire*. Du surréalisme et quoiqu'il entende s'en démarquer, il emprunte la vigueur, la promptitude, l'éclat mais d'une certaine façon, il se sépare des véhémences de ce courant par un refus du lâcher prise gratuit et le goût pour l'extérieur du monde. Autre caractéristique : il se méfie des masques des littérateurs et de la critique hégémonique quand elle empèse et s'approprie l'ensemble du champ du créateur. Et puis, bien que je n'aie pas connu ce temps, j'y vois une orientation singulière, ce désir d'une passion solaire à partager. Symboliquement, le mythe central est celui du château cathare revisité, l'idée que la poésie est réactive, qu'elle est signe d'une rencontre toujours en tension entre le quotidien et l'inaccessible. On se souvient de la formule de Joë Bousquet : « Poétiquement, je suis en pleine droiture cathare ». L'esprit fondateur de *Sud* a assurément joué avec cette croyance en l'interprétant à sa façon. Une pensée dualiste entre la matière déchirante et le sublime esprit, une quête ésotérique conduisant l'homme à s'illimenter, une attitude d'hérésiarque contre tous les tenants de l'ordre, et puis cette disposition d'émerveillement blessé par une conscience instinctive de la disparition, cette noce entre question et ferveur que Pierre Caminade a précisément nommée pour qualifier l'esprit méditerranéen, dès le numéro 2 de *Sud* :

émerveillement global de la présence au monde, sensation d'immortalité d'être, coexistant avec une conscience non point élaborée, comme organique, amoral, philosophique, paysanne et marine de la mort...mais un émerveillement qui veut se connaître.

La colombe cerclée de rouge, et dessinée en rouge elle-même, qui figura en couverture de la revue porte cet idéal de vulnérabilité ouverte. Mais Marseille n'est ni Montségur ni Sompléssac. En créant *Sud* à Marseille, ville de son quotidien plus que de son désir mental, Jean Malrieu trouve un nouveau ressourcement, hors la nature sauvage et ses leçons de vie, mais au creux de la ville, dans la résistance de ses rues. Deux figures remarquables, situées l'une autour du milieu du XX^e siècle, et l'autre aux abords du

nouveau millénaire, me semblent incarner cette constellation poétique que Jean Malrieu a choisi d'investir : Léon-Gabriel Gros et Christian Guez-Ricord. Le premier (1905-1985) emporte avec lui la mémoire des *Cahiers du Sud*, mais plus encore il atteste la vigueur d'une poétique surgie sur un versant secret de l'être « aux fontaines de l'inspiration », selon le titre d'un livre de G. Russel, dit AE, traduit par le poète des *Elégies augurales*. Il affirme par là même la conviction d'une destinée du poème qui transmue les mythes en forces énergétiques à mobiliser. Gros apporte également dans son écriture une éthique de la tempérance et de l'humilité (le « pauvre métier ») que l'on retrouvera dans *Sud*. Le second, Christian Guez-Ricord (1948-1988) né au milieu du siècle montre une aventure exubérante et douloureuse où les lieux de vie sont ces mers fermées, investies de façon visionnaire, à la manière des *Neuf Méditerranées* que Christian publia dans *Sud* et qui devint la partie centrale de son premier livre *Rosace*. Il manifeste ainsi de sa manière mystique le point extrême de cette « révolte de l'homme de midi qui veut être la chair de son chant. » (Joë Bousquet).

Le portrait initial des poètes de *Sud* peut être ainsi esquissé : une façon instinctive de scruter le réel, une conviction que la parole aventurée qu'est le geste poétique met en jeu des forces réelles de vie et de mort, permet de donner place au chant perdu dans la parole commune des hommes de tous temps. Le rêve de révolution politique, exalté puis transformé en baudruche par mai 1968 et la période qui suit, a déplacé la résolution d'être des poètes de *Sud* vers des frontières plus intérieures.

1976-1990 : Le deuxième groupe qui me semble se détacher dans l'histoire de *Sud* naît en 1976 après le décès de Jean Malrieu dans les circonstances malheureuses que l'on sait. Yves Broussard prend la relève à la tête de la revue. Jean-Max Tixier et Jacques Lovichi vont le rejoindre pour constituer le trio central qui va orienter la vie de *Sud* jusqu'à 1990. Si Yves Broussard après avoir connu *Action poétique*, a été associé par Jean Malrieu à la fondation de *Sud*, les deux autres poètes que j'évoque viennent d'un univers assez éloigné de celui de l'auteur de *Préface à l'amour*. Tixier comme Lovichi revendiquent avec insistance le rôle formateur qu'a exercé sur eux la fréquentation de la revue *Encres vives* où ils ont fait leurs armes sur la question du texte, la disposition sur la page, la voix blanche, le refus de toute émotion non tenue dans une extrême rigueur de la formulation. Un sens de la matérialité des êtres et des mots les rapproche. Caillois, Ponge, Guillevic sont autant de repères qui fixent à cette époque une application toute spéciale pour la connaissance formelle. La poésie de Broussard qui accompagnait à la période précédente l'ardeur de Malrieu, le goût des apostrophes sobres dessine alors plus nettement les contours qui produiront son signal de reconnaissance : une respiration pas à pas, l'inflexion pour des espaces de silence, la rareté gagnée. Il serait intéressant d'observer comment l'écriture de Broussard peut légitimement être associée à la fois et tour à tour aux élans retenus de Malrieu comme à l'évocation tendue de Tixier ou aux énonciations cristallisées de Lovichi. Au jeu de la communauté du groupe, la connivence entre ces trois auteurs qui appartiennent à la même génération, née quelques années avant la deuxième guerre mondiale, tient selon moi dans la sobriété du langage, la mise à distance des pérégrinations intuitives de la période précédente, la recherche d'une

concentration maximale pour porter le langage à incandescence. C'est durant cette deuxième époque que *Sud* trouve un local, à quelques mètres du Vieux-Port, à Marseille, au 62 de la rue Sainte, espace clos que la revue ne quittera plus. C'est le temps de l'habitation du lieu et du poème, avec l'affirmation d'une densité de pierre : le *Carnac* de Guillevic, cher à Jacques Lovichi, rejoint les formules lapidaires de René Char qui accompagneront durablement Broussard. Saint-John Perse est un horizon rêvé mais reconnu comme inaccessible dans un temps de parole poétique dominé désormais par le manque.

1990-1995 : Les cérémonies des vingt ans de *Sud* marquent un tournant. Jean-Max Tixier quitte la revue, Jacques Lovichi va s'éloigner. Comme dans le même temps, à peu d'années d'intervalle, ont disparu des réunions du mercredi les investigations érotiques de Pierre Caminade, la ferveur hispanisante de Benito Pelegrin et les appels à la spéculation philosophique de Jean-Pierre Cometti, le groupe s'est étonnamment rétréci. À côté d'Yves Broussard qui maintient le navire, ne coexistent plus guère qu'André Ughetto et moi-même, sans oublier Frédéric-Jacques Temple qui ne manque jamais une occasion de faire le voyage de Montpellier. Le peintre Charly Curinier est fortement associé alors à la vie de la revue. Hélas, la situation financière va progressivement apparaître pour ce qu'elle est. Ce temps est par bien des côtés celui des salves contre l'enlèvement. La dimension pèlerine de la poésie, ses phrasés baroques s'ajoutent à l'esprit du voyage. L'écriture ne craint pas de desserrer l'étreinte des empêchements. C'est aussi l'heure où les poètes de *Sud* inventent les lectures « partage des voix », suivies de fertiles agapes, tout particulièrement à la librairie-restaurant Les Arcenaulx qui accueille régulièrement le groupe et ses invités. Les poètes du mercredi montrent par là le désir de quitter l'image de posture hautaine et les protections de tour d'ivoire pour aller à la rencontre du public.

1995-1997 : je l'appellerai si vous le permettez, en risquant un paradoxe, « l'ouverture finale ». Ce fut un moment difficile à vivre pour tous, où les tensions furent nombreuses, les solutions de plus en plus introuvables. Mais ce fut aussi une période de réelle ouverture dont témoignent les derniers numéros parus « Voix de Roumanie » et « Questions de poésie ». Le Conseil de Rédaction décida en effet d'accueillir soit en son sein soit comme collaborateurs associés des auteurs qui depuis quelques années avaient avec bonheur coopéré à tel ou tel numéro. Au groupe déjà en place vinrent ainsi se joindre Jeannine Baude, Gérard Engelbach, Alain Freixe, Marcel Migozzi, Jean Poncet, Sandrine Sayour, Jean-Claude Xuereb. Jacques Lovichi avait également réintégré le Conseil. Si le groupe s'est retrouvé scindé en toute fin de période, je crois avec le recul qu'il portait collectivement une réelle richesse inventive. Sans doute même est-ce le moment où la fécondité des expériences était la plus prometteuse. La poésie et les poètes avaient repris la place dont ils s'étaient parfois sentis dépossédés au profit des textes plus orientés vers l'étude critique. Un équilibre encourageant avait été trouvé entre les deux sphères d'activité littéraire, création et analyse, dont la complémentarité s'avère indispensable. Par ailleurs, on reprochait parfois à *Sud* de ronronner de façon routinière, et la revue proposait un numéro surprenant titré « L'imprévu rencontré ». Enfin à une représentation simplifiée des partis-pris des poètes de *Sud*, ceux-ci avaient choisi de

répondre de la meilleure manière qui fût par le questionnement le plus large dans le numéro qui devait clore le récit des publications et qui s'appelait « Question de Poésie ». Il était dans notre intention qu'un futur numéro de *Sud* donnât la parole aux poètes de la revue pour qualifier leur abord de la poésie. Ce numéro n'aura jamais vu le jour.

Valeurs et attitudes poétiques partagées

Il faut tout d'abord remarquer un large éventail d'implications des auteurs de la rue Sainte dans la revue qui pourrait se résumer sous la forme suivante : ni effacement ni confiscation. C'est ainsi qu'on peut suivre au fil des numéros des contributions qui témoignent de modalités d'intervention variées : des poèmes, bien sûr, qui pour beaucoup d'entre eux signent des fragments de livres à venir, des notes de lecture, des chroniques régulières, par exemple la chronique théâtrale de Jacques Lovichi, des titres et des éditoriaux, en particulier lors des numéros consacrés aux Prix Jean Malrieu français et étranger. Il faut également noter que si les auteurs, dans leur majorité, ont trouvé des éditeurs extérieurs pour publier leurs œuvres (Tixier à *Autre Temps*, Jeannine Baude ou Jean-Claude Xuereb avec *Rougerie*, plus tard Broussard avec *L'Arbre à paroles* ou *le Taillis Pré*), ils ont aussi souhaité prendre place dans la collection *Sud* où l'on peut aujourd'hui retrouver les principales voix des sudistes marseillais. Une étude de ces auteurs devrait selon moi s'attarder sur ce jeu choisi de différentes présences d'écriture, parmi lesquels l'architecture même des numéros avec leurs frontons occupe une place spécifique. On peut citer ainsi le travail d'André Ughetto pour le numéro « Babel » ou le « Simone Weil », Temple avec le « Québec Vivant », Xuereb avec « l'Algérie, exil intérieur ». A chaque fois, le poète qui conduit la conception d'un numéro entreprend un travail d'ordonnancement qui s'apparente à un petit œuvre. Enfin, il ne faudrait pas oublier les recueils collectifs de poèmes en hommage à René Char ou Jean Malrieu, plus tard à Jean Digot, qui montrent des situations de circonstance où la pensée polyphonique du groupe eut l'occasion de se manifester.

Une deuxième spécificité m'apparaît aujourd'hui clairement dans la démarche des auteurs de la rue Sainte. C'est la volonté de s'inscrire et plus encore d'inscrire la revue dans la durée. Pour faire vite, je dirai que *Sud*, à tort ou à raison, croyait tracer sa route dans l'histoire littéraire à Marseille, et peut-être au-delà, ce d'autant plus que pour des raisons qui seraient trop longues à commenter, la revue n'a jamais reçu un probant soutien de la puissance publique. En cela, elle s'est différenciée de façon substantielle du projet du Centre International de la Poésie de Marseille qui a dès l'origine conjugué le culte de la « performance » provisoire et répétée avec une implantation politique de tous les instants. *Sud* apparaîtra ainsi historiquement pour ce qu'elle a été : une revue indépendante, sans appui institutionnel, qui sut longtemps compenser sa fragilité d'assise financière par un ancrage patient dans la cité.

Troisième caractère qui façonne la vie de la revue : l'usage du non-dit. Pour qui a connu le récit de certaines joutes théoriques aux alentours de mai 68 ou dans d'autres cénacles d'écriture, la modalité relationnelle dominante à *Sud* surprendra. C'est que le non-dit des réunions sudistes oscille entre le silence consentant et la désapprobation

ponctuelle, sans que jamais une parole irrémédiable soit prononcée. A *Sud*, il y avait comme une méfiance, une pudeur aussi à risquer des discussions sur les poèmes reçus ou les œuvres en cours. Loin de l'esprit de manifeste, les participants à la revue privilégiaient un art consommé du silence. Or on peut légitimement croire qu'il existe une corrélation entre une telle forme de comportement collectif et l'attitude singulière face à l'acte d'écrire. Des commentateurs pourraient ainsi enquêter avec profit sur ces déclinaisons de la *part muette* dans les écrits mêmes des auteurs. Sans doute y trouvera-t-on le signe de cette poésie partagée qui procède du silence et y retourne comme à sa fin.

Une quatrième spécificité qui me semble dessiner le parcours des sudistes est ce désir d'un ancrage à Marseille couplé avec la recherche d'un réseau de liens internationaux intenses. On a pu dire que *Sud* était plus connu en Chine, en Irlande, en Roumanie qu'à Paris, et cela n'est sans doute pas qu'une boutade pour se donner le cœur l'ouvrage. On retrouve là un signe de distinction propre à l'activité tant intellectuelle que commerciale (et footballistique...) de Marseille. Le regard vers l'Orient, le rétroviseur vers Paris... Les poètes de *Sud* ont tous aimé ces échanges, chacun à leur manière. Et la trace d'expériences étrangères se retrouve dans nombre de leurs poèmes à la manière d'une multiplication d'enracinements provisoires. S'éprouvant souvent comme en exil dans sa propre cité, le poète de *Sud* fit de ces rencontres d'auteurs de différents pays, tels que Pierre-Alain Tâche en Suisse, Fabio Doplicher en Italie, Yves Namur en Belgique, Roger Little en Irlande, Alexandre Karkovski en Russie, Horia Badescu pour la Roumanie, autant d'expériences pour ré-activer son paysage poétique. Peu ou pas d'itinérance dans cette façon d'être, mais des incursions significatives.

Je voudrais finir par une remarque sur l'économie générale du projet qu'ont entrepris ces auteurs. La poésie fut à mon avis vécue par les poètes de *Sud* comme une expérience initiatique. Dire cela, c'est affirmer que chacun à sa manière a désiré faire parler le langage et se confronter à ce qu'il révèle. Avec plus ou moins d'audace ou de rigueur, des formes d'exploration diverses, on retrouve cette quête chez chacun. Une telle disposition d'esprit éclaire aussi la pratique du silence que j'évoquais plus haut. Peu de débats frontaux, de formalisation de règles, peu de commentaires argumentés, une certaine ritualisation des tâches, tout cela n'a de sens que dans la perspective de cheminements individuels rendus à eux-mêmes. Ecrire fut pour les poètes de *Sud* un acte de rencontre avec le sentiment dit de la permanence, un dialogue sur la lumière qui nous baigne, une avancée patiente conduite en solitude reliée.

« *Et refermer le paysage / Trembler à l'appel de la mer* » dira Jeannine Baude. Puisque dans ce style où les poètes de *Sud* se retrouvent, les ruptures, de quelque façon qu'elles soient nommées, ne sont jamais la fin de l'histoire.

J'ai dit plus haut que ces mots que je vous propose aujourd'hui étaient ceux d'un témoin, j'oserai dire d'un témoin privilégié. L'expérience poétique qu'il a rencontrée était

indissociable d'une traversée de vie, et c'est ainsi qu'il a aimé entendre ensemble le cri avec le chant, inextricablement mêlés dans le moment même de l'être, ce chassé-croisé entre les choses du dehors et l'espace du dedans, proposé par chacun avec des pondérations variées. Et je vois bien à cet instant que je parle de *nous* comme *des autres* que nous avons été ensemble.

C'est en 1971. Je sors d'une séance de dialogue, que dis-je, de monologue intense avec Christian Guez qui ne s'appelait pas encore Ricord. Alors que nous venons tout juste de quitter la retraite où Christian invente Maison-Dieu, une de ses nombreuses chambres hautes propices à d'exaltantes créations du monde, c'est l'heure d'aller dans le monde du dehors vérifier l'efficace de nos mots. Aucun hasard qui vaille à cet instant mais un fragment du chant de la coïncidence. C'est ainsi que près de l'avenue de Toulon, nous croisons sur une place enserrée d'immeubles un homme au regard pénétrant. Il y a autant d'effrois que de résolutions de feu dans cette scène. La lettre n'a pas encore été formulée mais ses mots en puissance sont déjà là. Je les découvrirai plus tard : « Les poèmes sont prémonitoires. Ils ont en eux un pouvoir de prescience angoissant ». Et les instants leur sont frères jumeaux. C'est une fin de journée à Marseille qui ne reviendra plus. Infiniment sublime et précaire. Christian qui a aussitôt reconnu cet homme s'est dirigé sans surprise vers lui puis il se tourne dans ma direction : « Je te présente Jean Malrieu ». Faut-il vous dire que j'ignorais à cet instant qui était ce passant qui portait ses yeux vers moi ? La poignée de mains de ce soir-là fut mon unique rencontre avec le fondateur de *Sud*.

Que tirer de cette rapide évocation ? J'ai parlé pour ce témoignage de « portrait de groupe à l'imparfait ». Ce mot d'imparfait me semble en effet bien situer le regard que je porte sur ces années. L'imparfait fut ce quotidien à éclipses d'hier. Succession de moments exaltants, parfois âpres. J'y ai découvert un monde que j'ignorais. En tant que plus jeune arrivant, j'appartenais à une autre génération. Il me fallait observer, écouter, apprendre surtout. Mais l'imparfait est aussi cet état de nécessaire inachèvement de toute démarche en poésie. *Sud* comme aventure de commune métamorphose porte cette trace. Je me dis aujourd'hui que ce destin qui a marqué notre constellation de poètes-îles marseillais était inscrit dès l'origine dans l'imaginaire de Jean Malrieu, lui qui écrivait :

Si je fermais la porte, qui entrerait ? Si j'étais vivant comment pourrais-je vivre ? Hérétique de toute foi, mon visage porte la marque de tout ce qu'il fallait entreprendre pour parfaire et reste inachevé.

Brûlez-moi. Je suis l'impérissable.

Il me semble que *Sud* aura su, elle aussi, à temps et à contretemps, nous faire deviner cela.